

PROLOGUE

Les yeux d'un soldat

Montevino, 12 avril 1945

Je tournais et me retournais sous le ciel constellé d'étoiles. Une lune froide nous observait tandis que nous attendions, cachés dans la cabane des Hauts-Bois. Dans l'ombre gigantesque du granite gris de la montagne, je priais pour que les soldats ne grimpent pas jusque-là, ou s'ils le faisaient, pour qu'ils passent sans s'arrêter, manquant de nous remarquer dans leur hâte. Peut-être ces soldats s'étaient-ils déjà acquittés de leur tribut de sang. Le sang de mes semblables, le sang de mon peuple.

En contrebas, Montevino était en flammes. Des coups de feu perçaient l'obscurité de la nuit, chaque balle destinée à une femme, un enfant ou un homme trop âgé ou trop malade pour se battre. Il ne restait qu'eux. Tous les jeunes hommes étaient déjà partis.

J'ignore comment je suis parvenue à m'endormir au cœur d'une telle horreur, le fusil que je savais à peine utiliser serré contre ma poitrine, ma joue collée au métal froid du canon. J'ai sombré dans un sommeil agité et fiévreux qui frisait le délire. Un souvenir d'une époque si proche et pourtant si lointaine, quand Leo et moi étions ensemble, une époque où tout ce qui s'est produit ensuite était tout bonnement inenvisageable.

Dans ce rêve-souvenir, Leo et moi étions allongés dans un champ, tout près de chez moi. Le ciel était d'un bleu intense, ponctué de légers nuages blancs. Les rayons du soleil qui jouaient dans les feuilles des peupliers ondoyaient autour de nous, un peu comme les fanions d'une foire de village. Et sa main, que le travail manuel avait rendue calleuse, tenait la mienne. Leo et moi étions-nous destinés l'un à l'autre depuis le début ? Ou passerions-nous des années à nous tourner autour, lui m'offrant son amour et moi fuyant constamment, à toujours me tourner vers d'autres perspectives ? Je le connaissais depuis toute petite, cet homme aux yeux si parfaitement noirs qu'ils reflétaient mon âme, l'homme passionné par la vigne, cet enfant sans mère qui avait passé des soirées entières chez nous, à se repaître de la chaleur de notre foyer. Il était doué d'un esprit déterminé et d'un cœur tendre. Leo Bordet était l'homme avec lequel j'allais passer le restant de ma vie, avant que la guerre ne surgisse et ne fasse tout voler en éclats.

Il m'a embrassée sous le ciel printanier, et l'espace d'un instant, le bonheur m'a saisi la gorge. Dans mon rêve, ma famille s'était rassemblée pour nous. Je les entendais, non loin de là.

— Veux-tu m'épouser ? a-t-il alors soufflé.

Et ses mots se sont mis à résonner sous mon crâne comme si je les avais déjà entendus un million de fois. Comme si c'était là notre destin, sauf qu'il m'avait fallu plusieurs années de maturité pour m'en rendre compte.

— Oui. Oui, je le veux. Bien sûr que je le veux ! ai-je répondu tout en laissant ses yeux et sa bouche m'attirer comme un aimant.

Les voix des membres de ma famille se sont élevées vers le ciel tandis qu'ils nous entouraient, désormais, les mains chargées de pâquerettes, de coquelicots et de boutons d'or, à réclamer en riant un nouveau baiser. Éblouie par le soleil, j'ai cru voir papa se lever de son fauteuil et se dresser de toute sa hauteur, et mamma était à nouveau jeune et belle, comme avant de devenir mère, avant des années de dur labeur, avant le chagrin. Ma zia¹ Costanza était là elle aussi, ses cheveux sombres formant d'élégantes boucles, sa bouche arborant un sourire doux, presque éthéré, son poing serrant son rosaire si cher à son cœur. Et Pietro ! Mon petit frère Pietro était là également, vêtu de son uniforme de soldat. Oh, Pietro !

1 « Tante » en italien.

Les larmes se sont mises à couler sur mes joues. Pourquoi pleurais-je donc, alors que tous les êtres chers à mon cœur étaient à nouveau à mes côtés, en bonne santé, m'auréolant d'une bulle d'amour ?

Parce qu'une partie de moi, même endormie, savait que ce n'était pas réel.

Tous les membres de ma famille ont alors commencé à s'estomper, en commençant par mon petit frère. Avec un geste de la main, il a disparu, lentement.

— Non, ne pars pas ! ai-je hurlé tout en voyant la lumière du soleil couchant mourir dans ses yeux. Puis Leo aussi a commencé à s'estomper juste devant moi.

— Non !

Il m'a serrée contre lui, une main nichée dans ma nuque, l'autre entourant ma taille, et m'a murmuré à l'oreille :

— Je serai toujours à tes côtés.

J'ai hurlé son nom tandis qu'une main puissante saisissait mon bras pour me relever, mon fusil m'abandonnant au sol.

*

Une éternité plus tard, l'aube me trouva en vie, ahurie et tremblant de tous mes membres contre le mur de pierre moussu de la cabane. Sous la lumière naissante des Hauts-Bois, j'ai titubé vers les restes fumants de Montevino. Mon cerveau s'est aussitôt activé, comme il y avait été entraîné.

Il fallait enterrer les morts. Mais tout le monde n'était pas mort. Dès l'instant où j'ai vu les blessés, tous ces visages familiers maculés de sang et de cendres, des femmes et des enfants hurlant à l'aide, je me suis souvenue : je n'étais pas qu'une simple femme brisée et en sang. J'étais médecin, et on avait besoin de moi.

1

San Antonio, Texas, 2019

Avec un soupir, je m'écroulai sur une chaise et regardai la frénésie du mercredi, le jour des enfants, s'échapper par la porte. On pouvait dire que ma pause-café tombait à pic. Moi qui étais une vraie boule d'énergie, la monotonie de mon métier de serveuse me vidait de mon essence. Depuis combien de temps n'avais-je pas pris de jour de repos ? Je ne m'en souvenais même plus. Et je ressentais cette fatigue plus que jamais, en ce jour. C'était mon vingt et unième anniversaire, et cela faisait trois fois dans la semaine que j'enchaînais deux services.

Je plongeai la main dans mon sac à dos et en sortis plusieurs brochures d'université, histoire de me remonter le moral. Ce serait pour bientôt. Encore deux ans maximum, et j'aurais suffisamment économisé pour quitter mon travail et aller à l'université. *Je pourrais être prof ? Ou avocate ? Kiné ? Oh, encore mieux : bibliothécaire !* Je n'en savais rien du tout, au final. J'enviais tellement tous ces gens qui disaient avoir une vocation, mais au moins prenais-je la bonne direction.

Le Windmill Café était devenu mon refuge lorsque j'avais quitté le monde des familles d'accueil. Il m'avait aidée à me construire, m'avait permis de louer mon propre appartement et de me composer une petite famille parmi mes collègues. Ce n'était pas si mal, en vérité, mais l'heure était venue d'avancer. Dès que je pourrais me le permettre.

—Callie ?

Je m'arrachai un sourire pour mon amie Kirsten, qui apparut dans la salle avec un air radieux. Ses cheveux blonds qui lui tombaient à la taille et son appareil dentaire lui faisaient paraître beaucoup moins que ses vingt ans. Quant à ses grands yeux bleus et son sourire rayonnant, ils parvenaient toujours à éclipser son côté parfois autoritaire et buté... jusqu'à ce qu'il ne soit trop tard. Quand nous étions côte à côte, vêtues de notre robe de travail noire mi-longue, j'avais l'air ultra grande et ultra morose.

Kirsten était suivie de Shanice, notre responsable, et de Latesha, une autre serveuse.

—Salut, dis-je d'un air perplexe avant de me pétrifier sur place.

Shanice portait une part de gâteau dans laquelle on avait planté une bougie.

—Tu ne pensais tout de même pas qu'on avait oublié ? lança Kirsten.

Et elles entonnèrent *Joyeux anniversaire*, m'arrachant mon premier sourire sincère de la journée.

—Vous êtes dingues, vous n'auriez pas dû !

—Tu plaisantes ? C'est ton vingt et unième anniversaire ; bien évidemment que ça se fête ! protesta Shanice.

—Tu as fait un vœu ? me demanda Kirsten.

Je fermai brièvement les yeux et tentai de trouver un souhait pragmatique – avoir de quoi me payer mes études, recevoir un signe du ciel me montrant quelle voie suivre –, mais ce fut quelque chose d'entièrement différent qui me vint à l'esprit. *Je souhaite ne pas être seule au monde.* Mon désir le plus profond avait surgi des tréfonds de mon âme, sans être sollicité, s'imposant comme une évidence au milieu des rires et des applaudissements de cette petite fête improvisée.

Mes parents avaient péri dans un incendie quand j'avais dix ans. Ni l'un ni l'autre n'avaient de famille proche, si bien que j'avais grandi dans diverses familles d'accueil, et dans mon cœur, j'étais une famille composée d'une seule et unique personne. À ma connaissance, personne d'autre ne portait mon sang dans ses veines. J'avais pour doctrine de ne jamais m'apitoyer sur mon sort, mais... certaines fois, la solitude était trop lourde à supporter. Voilà donc pourquoi, prise au dépourvu, et avec assez de temps pour ressentir, mais pas pour réfléchir, j'avais laissé mon souhait le plus intime surgir à la surface.

—Allez hop, tu files, maintenant ! déclara Shanice, les mains sur les hanches.

Je m'immobilisai, pas vraiment certaine d'avoir saisi.

—Je file où ?

—Tu prends ton après-midi, et je ne veux pas t'entendre discuter.

—Je n'ai pas besoin de mon après-midi, tu sais...

—Et c'est reparti ! grommela Kirsten d'un air exaspéré.

—Eh bien, tu l’as quand même, rétorqua Shanice.

Cette fille était une vraie guimauve à l’intérieur, mais vue de l’extérieur... elle ne vous donnait pas tellement envie de la contrarier.

—Je n’ai pas vraiment besoin de...

—Si. Tu vas faire du shopping. C’est ce qui est prévu. Tiens, me coupa-t-elle en me tendant une enveloppe d’un rose pétant. C’est de notre part à toutes les trois.

—Les filles..., soufflai-je, émue.

Je sortis la carte de son enveloppe :

Auguri¹ !

C’était écrit en italien, la langue maternelle de mes parents. Je plaquai une main sur ma bouche, lâchant un rire mêlé de surprise et de joie.

—J’espère que c’est correct, commenta Kirsten. J’ai dû chercher sur Google !

—C’est parfait.

La carte était accompagnée d’un bon cadeau pour *Chez Francesca*, l’une de mes boutiques de vêtements préférées.

Pour Callie, de la part de toute l’équipe du Windmill.

À ne pas utiliser pour un quelconque achat pratique.

À NE PAS UTILISER POUR L’UNIVERSITÉ.

Seulement pour des jolies fringues et des cocktails !

(On vérifiera !)

1 « Tous nos vœux » en italien.

—C'est trop génial, les filles.

J'étais tellement émue... Je n'avais pas les mots.

—On vérifiera vraiment, Callie ! insista ma chef en tapotant de son doigt manucuré les deux derniers mots inscrits sur la carte.

—Je jure que j'utiliserai ce bon pour quelque chose de totalement superflu, déclarai-je, une main sur le cœur.

—Très bien, c'est exactement ce qu'on voulait entendre. Maintenant, donne-moi ce tablier et ouste. Joyeux anniversaire, Callie, répéta-t-elle avant de me gratifier d'une étreinte et de retourner dans la cuisine, suivie de Latesha.

Je me retrouvai seule avec Kirsten et commençai à me changer.

—Je vais te faire un café. Mange ton gâteau, me souffla Kirsten avec un sourire.

Je n'avais pas pensé à organiser quoi que ce soit pour mon anniversaire. Pratiquement tous ceux qui faisaient partie de ma petite vie travaillaient là, au Windmill. J'ignore donc totalement pourquoi je prononçai les mots suivants :

—Kirsten, je me demandais... Non, laisse tomber. On partage mon gâteau ?

—Hé, arrête un peu. Dis-moi.

Avec un sourire, elle attrapa une cuillère dans le tiroir à couverts.

—Ça te dirait de faire quelque chose ce soir ? On pourrait aller manger quelque part, ou...

—Oh, Callie... Je suis vraiment désolée, mais je ne peux pas. Je vais chez ma sœur ce soir. Son mari a eu une promotion, et on va tous...

—Pas de souci, je comprends.

Kirsten disposait d'une énorme famille élargie, et ils se réunissaient fréquemment.

—Tu m'avais dit que tu ne voulais rien faire, tu te souviens ? Du coup...

—Oui, tu as raison. Ce n'est pas grave du tout, je t'assure.

—On remet ça à demain ? Je suis vraiment désolée, mais je ne me vois pas faire faux bond à ma sœur.

—Pas de problème. Ne t'inquiète pas.

Mes joues étaient en feu. Je m'en voulais tellement de lui avoir posé cette question... Qu'est-ce qui m'avait prise ? J'avais pour principe de ne jamais rien demander à personne. Ça se terminait toujours dans les pleurs.

Kirsten posa une main sur sa poitrine.

—Je me sens hyper mal maintenant.

—Arrête. Je vais me faire un petit marathon de films.

—C'est vrai que tu aimes ça, toi.

C'est tellement triste, voulait dire sa phrase.

—Eh oui, dis-je en terminant mon bout de gâteau. Merci beaucoup pour la carte, et le cadeau. Vraiment. Vous êtes au top.

M'armant d'un grand sourire, je pris Kirsten dans mes bras, et elle me rendit mon étreinte.

—Toi aussi, tu es au top. Allez, direction shopping, maintenant ! Désolée de ne pas pouvoir venir avec toi, mais Shanice manquerait de bras.

—Ne t'inquiète pas, ça va aller.

J'avais une drôle de boule dans la gorge.

—Tu t'achètes une robe, hein ? Je veux te voir en rose, moi !

—Tu ne me verras jamais en rose ! Mais je pencherais bien pour du rouge. Ça va avec mon teint, dis-je en faisant mine de gonfler mes cheveux noirs. Salut !

J'ouvris la porte de derrière, accueillie par la douceur printanière. J'enfilai mes lunettes de soleil et sortis, puis je pivotai sur mes talons pour adresser un dernier au revoir à Kirsten, mais elle était déjà partie.

La River Walk grouillait d'activité, et l'eau scintillait sous le soleil texan. Même si nous étions en pleine semaine, tout le monde semblait s'être donné rendez-vous pour faire les boutiques, manger et papoter. Je m'arrêtai devant la vitrine d'un magasin de vêtements, à côté de deux femmes.

—Celle-ci t'irait comme un gant, ma chérie, commenta la plus âgée en désignant la robe de soirée couleur pêche aux épaules dénudées qui habillait un mannequin.

Je tournai aussitôt les talons et manquai de percuter un jeune homme accroupi juste derrière moi et qui protégeait, les bras grands ouverts, une petite fille qui semblait être partie pour la grande aventure. Il la rattrapa alors qu'elle s'apprêtait à tomber.

—Attention ! dit-il avant de déposer un baiser sur sa petite joue rebondie.

Elle paraissait si minuscule dans ces grands bras qui la protégeaient... Je me demandai ce que je serais devenue si mes parents avaient été encore en vie, ce que je ferais. Les perdre si jeune avait tout changé pour moi.

Je me ressaisis et repris mon chemin. *Ça suffit, Callie. C'est ton anniversaire. Profite de l'instant*

présent. Tu es en bonne santé, tu as un toit au-dessus de la tête et tu as un travail. Tout va bien. Et si tu continues à économiser, un bel avenir t'attend. Il n'y a aucune raison d'être triste. Aucune.

Mais mon moral semblait n'en faire qu'à sa tête, et j'avais du mal à rester sereine. J'avais beau tout faire pour l'ignorer, j'avais le désagréable pressentiment que jamais rien ne changerait dans ma vie. Peut-être irais-je à la fac, apprendrais-je à m'ouvrir, peut-être même tomberais-je amoureuse, mais cette brèche sombre qui me vrillait le cœur ne pourrait jamais être comblée.

Histoire de me changer les idées, j'entrais dans le Starbucks pour m'offrir ma boisson préférée, un *latte* à la menthe, quand mon téléphone sonna. L'écran affichait un numéro que je ne connaissais pas.

—Allô ?

—Callie ?

Une voix rauque. Une voix que je reconnus dans la seconde. L'entendre à nouveau après tant d'années fit aussitôt galoper mon cœur.

*

Brenda était une perle rare, comme l'aurait appelée ma mère. C'était une assistante sociale dévouée à son travail et qui se battait bec et ongles pour les enfants dont elle s'occupait. Malgré toutes ces notes positives, elle était également le rappel vivant de certaines des pires périodes de ma vie, raison pour laquelle je n'étais pas retournée la voir depuis que je pouvais voler de mes propres ailes. Et voilà que je me retrouvais, le jour de